

LA TRADITION

André Gide et Nous

par Paul GILSON

C'est la couleur du temps dans un jardin de France,
Le cher clocher chantant la naissance et la mort...

Lucien DUBÉCH.

Les choses ordinaires ont plus de valeur que les
choses extraordinaires ; elles sont même plus extra-
ordinaires.

G.-K. CHESTERTON.

Dès 1897, M. André Gide témoignait d'une étrange imagination et réduisait la politique en un chapitre de botanique. A propos des *Déracinés*, il invoquait l'heracleum contre Barrès et, brandissant le traité de Vilmorin-Andrieux, donnait à Maurras des leçons d'arboriculture.

Querelle assez plaisante car, comme l'avouait Rémy de Gourmont : « Sans doute, M. Barrès peut répondre que les hommes ne sont ni des peupliers ni des laitues et que ce qui convient à des végétaux ne leur est pas nécessairement favorable. »

Aussi bien, l'attitude de M. Gide lui avait elle été inspirée par sa soif de contradiction. » Lui-même le reconnaissait lorsqu'il écrivait : « Votre affirmation trop constante (Barrès) nous fait désirer contredire, désirer affirmer ceci : le déracinement peut être une école de vertu. »

Et pareil aveu ne lui suffisait pas. Il composait un livre « d'une folie vès méditée... m'efforçant, peut-être par manie de prosélytisme, d'enseigner la joie qu'il y aurait à ne plus se sentir d'attachés, de racines, si vous préférez. »

Déjà le besoin de... il tenait de son « calvinisme

intellectuel » (1) le hantait. Il ne trouvait aucune beauté dans une vie équilibrée, bien à son ordre, bien à son rang et le calme du coutumier lui semblait vain. Il se complaisait dans son inquiétude perpétuelle et la voulait pour les autres. Il vantait les routes inconnues.

C'est que M. Gide se rendait compte qu'à méditer les leçons du passé les jeunes intelligences pouvaient trouver une force, un enseignement pour le présent. Cette pensée répugnait à son désir secret et malsain. De là sa discussion avec Jean-Marc Bernard à la suite d'un article des « Guêpes ». Il reconnaissait qu'au XVII^e siècle « tout était dit » et que « du bien vivre et du bien penser on avait trouvé la recette ». Mais il ajoutait avec sa curieuse subtilité : «... depuis les gouffres d'années qu'il y avait des brutes et qui ne pensent pas que de choses restaient à dire ! Car nous avions d'autres cousins : les Barbares. Quand on ne craignait plus de se salir on leur tendit la main à ces cousins germains. Pour l'oser, peut-être fallait-il ne pas avoir soi-même les mains très propres. Les goujats du XVIII^e siècle s'entendirent fort bien à cela. Ce furent nos premières « mauvaises fréquentations ». Depuis nous en avons eu d'autres ! »

Le génie trouble et tourmenté des Barbares ne pouvait que charmer M. André Gide. Il y retrouvait l'esprit protestant que lui avait légué son père languedocien et dont lui-même n'a jamais pu se dépouiller.

Nouveau Jean-Jacques, il herborisait parmi leur allusion sauvage. Que ce jeu dangereux fut une menace pour la cité il s'en moquait : « L'important pour moi c'est de laisser à mes pensées libre jeu ». Il ignorait le sens du mot : responsabilité et déjà il aurait pu reconnaître : « L'action m'intéresse davantage encore commise par un autre. J'ai peur, comprenez-moi, de m'y compromettre... J'aime mieux faire agir que d'agir » ; car déjà il ne s'entendait qu'à semer le doute et l'incertitude et ne prenait si bien position que pour se mieux dégager.

Il écrivait : « Les nourritures de nos pères n'ont plus de suc suffisant pour moi mais les vieux messieurs comme vous, hélas ! aussi maints jeunes hommes nés avec de vieux estomacs... et encore : « Je consens que plus je serai Français plus je serai moi-même, mais je sais aussi que plus je serai moi-même et plus je serai Français — et je crois qu'il y a pour se découvrir d'autres moyens et de meilleurs que de compter ses aïeux. »

Pouvait-il consentir à admirer les institutions, qui avaient fait et soutenu la France dans l'ordre et la mesure, autrement que comme une pièce de musée, lui qui s'écriait :

« Familles ! je vous hais ! foyers-clos ! portes refermées ! possessions jalouses du bonheur ! »

Terribles imprécations, blasphème terrible et que nulle déclaration momentanée ne saurait atténuer. Si la « couleur des pensées » de M. Gide est variable, son cynisme, en tous cas, n'a jamais changé. L'un de nos amis nous rapportait récemment une conversation qu'il avait eue avec le président Ebert. Ebert disait : « Vous avez vu la misère du peuple allemand. Ne travaillerez-vous pas à la soulager lorsque vous aurez regagné la France ? » et M. Gide répondit : « Mais si ces gens-là n'étaient pas malheureux, ils cesseraient de m'intéresser. Ce qui m'intéresse ce sont les répercussions de leur misère sur eux, eux-mêmes me sont absolument indifférents ».

Pensées désolantes, paroles lamentables mais qui ne sauraient nous étonner puisque jadis il avait osé dire : (2)

« Je consens que si Racadot n'eut jamais quitté la Lorraine, il n'eut jamais assassiné mais alors il ne m'intéresserait plus du tout. »

Il ne faut pas s'y tromper : la perversion de M. André Gide présente des dangers dans l'ordre politique. — La politique, monsieur, eh ! comment ne s'en occuper point ? s'écriait-il autrefois. Et, en effet, il s'en occupe non pas tant dans ses livres que dans ses notes de la *Nouvelle Revue Française*. Là aussi il glisse le doute, sème l'incertitude. Il n'est si franches déclarations qui ne soient enveloppées d'une manière spéieuse, qui est la sienne, et triste comme un temple protestant. Et si nous combattons M. André Gide sur le terrain limité de la politique c'est que, là encore, et nous devons le dire — il jette le trouble, le trouble, et rien de plus.

(1) Le mot est d'Alexandre Arnoux.
(2) Au sujet des *Déracinés*.

C'est l'honneur d'Henri Massis (1) de nous avoir mis en garde contre l'immoralisme de M. André Gide. Seule, sa critique pouvait porter car les polémiques amusantes mais brouillonnes d'Henri Béraud et sa « Croisade des longues figures » ne reposaient sur aucune base intellectuelle. Au reste, M. Roland Dorgelès a résumé la question en termes excellents :

« Si M. André Gide n'avait aucune espèce d'influence, s'il se contentait d'écrire des livres qu'on lit peu (ceci n'est pas un reproche ! c'est une constatation), nous ne perdriions pas notre temps à le combattre ; mais il exerce dans un cercle de jeunes écrivains une influence dissolvante qui me naïve ; c'est pour cela que je prends parti contre lui. »

Non, André Gide, nous ne craignons pas vos sortilèges. Pour nous attirer, vous vous cachez sous trop d'artifices et nous nous méfions. Nous avons arraché votre masque classique et découvert les ravages de votre âme. Il y a eu la guerre. Malgré votre désir, nous ne l'oublions pas. Nous nous rappelons Jean-Marc Bernard, Henri Lagrange que vous appeliez « chers jeunes traditionalistes ». Nous n'avons pas connu leurs joies et leurs douleurs ni vécu dans l'air du temps ; mais leurs expériences nous ont profité. Vous aviez beaucoup de points communs avec eux, écriviez-vous. Vous n'en avez aucun avec nous. Leur sacrifice nous a créé des devoirs, un devoir surtout : « SERVIR ». Nous n'avons pas le temps de faire de la littérature et si nous nous y adonnons, ce sera encore un moyen de servir. Et la poésie. Une fleur sanglante entre les lèvres avant l'assaut. Peut-être notre génération est-elle aussi sacrifiée. Mais du moins elle accomplira sa tâche et avec violence. Car dussiez-vous grimacer, nous traiter d'utilitaires, pour nous tout se résume dans l'alternative d'Hamlet :

« Etre ou bien n'être pas. Voilà la question ! »

PAUL GILSON.

Le Drageoir aux Epices

Remarque

On lit, dans un récent numéro du *Journal Littéraire* l'information suivante :

« M. L'abbé Henri Bremond publie un *Maurice Barrès*. Entre Maurice Barrès et Henri Massis, l'abbé Bremond n'hésite pas : il est pour Barrès et il est très dur pour certaine nouvelle école catholique : « Comme il est arrivé à d'autres convertis, ces néos avaient l'excommunication facile... De ce nombre, quelques arrivistes, cela va sans dire, mais aussi de vrais fervents à qui je pardonne de ne rien entendre de l'Evangile, puis qu'ils le vivent. »

...Je pardonne ! Le Christ se contentait de dire : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Dormez tranquille, l'abbé, il vous sera beaucoup pardonné.

Qui souffle le vent...

Ce candidat du Bloc National s'était époumonné à clamer la sincérité de ses sentiments républicains. Mais un écrivain orléaniste et catholique il avait déclaré qu'il le fallait, il prendrait le fusil pour défendre la république laïque...

— Parle toujours mon homme, disait un vieux paysan à la sortie de la réunion. Je n voterons point pour celui qui une fois élu voudrait rétablir le droit d

Le candidat n'avait oublié qu'une chose : le terrain du pays...

(1) Jugements, 2^e série. Plon, édit.